

Le chef Dan George, chef héréditaire de la tribu Salish de la Côte, et honoraire de la tribu Squamish dans la Colombie Britannique, fit un discours en 1967, à Vancouver, à l'occasion du centième anniversaire du Canada.

DEPUIS COMBIEN DE TEMPS NOUS CONNAISSONS-NOUS, O CANADA ? UNE centaine d'années ? Oui, une centaine d'années. Et même depuis beaucoup, beaucoup plus longtemps. Et aujourd'hui, alors que tu célèbres ton centième anniversaire, ô Canada, je suis triste pour tous les Indiens de ce pays.

Parce que je t'ai connu quand ces forêts étaient les miennes ; quand elles me nourrissaient et me vêtaient. Je t'ai connu avec tes rivières où ton poisson scintillait en dansant dans le soleil, quand les eaux disaient : viens, viens et nourris-toi de mon abondance. Je t'ai connu avec tes vents en liberté. Et mon esprit comme les vents errait alors sur tes terres bienveillantes.

Mais durant ce long siècle, depuis l'arrivée de l'homme blanc, ma liberté a disparu comme le saumon est parti, mystérieusement, vers la mer. Les étranges coutumes de l'homme blanc, que je ne pouvais comprendre, ont pesé sur moi jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer.

Quand j'ai combattu pour protéger ma terre et mon foyer, on a dit que j'étais un sauvage. Quand personne ne comprenait ni n'approuvait ma façon de vivre, on a dit que j'étais fainéant. Quand je me suis efforcé de gouverner mon peuple, j'ai été dépouillé de mon autorité.

Vos livres d'histoire ignoraient ma nation : ils étaient à peine plus importants dans l'histoire du Canada que les bisons qui peuplaient les plaines. J'ai été ridiculisé dans vos pièces et dans vos films, quand je buvais votre eau-de-feu, j'étais ivre.

O Canada ! Comment puis-je célébrer avec toi ce centenaire, ce siècle ? Dois-je te remercier pour les réserves qui me sont laissées dans mes belles forêts ? Pour le poisson en conserve de mes rivières ? Pour la perte de ma fierté et de mon autorité sur mon propre peuple ? Pour n'avoir pas la volonté de me révolter ? Non ! Je dois oublier ce qui est passé et enterré.

O mon Dieu qui êtes au ciel ! Rendez-moi le courage des vieux chefs ! Donnez-moi la force de lutter avec ce qui m'entoure. Faites que je domine mon environnement comme par le passé. Qu'humblement j'accueille cette nouvelle culture pour m'élever et me perpétuer par elle.

O Dieu ! Comme l'Oiseau-Tonnerre je m'élèverai à nouveau au-dessus de la mer ; j'empoignerais les instruments du succès de l'homme blanc — son éducation, son habileté, et avec ses outils je ferai de ma race le plus fier segment de votre société.

Je verrai nos jeunes braves et nos chefs siéger aux Chambres et au gouvernement, guidant et guidés par le savoir et la liberté de notre grand pays. Ainsi éclateront les barrières de notre isolement. Ainsi les cent années à venir seront les plus fameuses années de la fière histoire de nos tribus et de nos nations.

« Niminunakuitishun
nuash nishkana tshetshi uapatakaniti
tshetshi pishkapaniti
nin eka nita
tshetipashimikauian.
(Je me suis faite belle
pour qu'on remarque
la moelle de mes os
survivante d'un récit
qu'on ne raconte pas.)»

Joséphine Bacon – Bâtons à message Tshissinuashitakana

«Ce mot est une saison
C'est aussi le son que font les saumons
(dans le rêve du pêcheur
Pourtant il nage avec force
avec son dernier souffle
Pour laisser échapper tout ce qui reste
(de son dernier voyage
Viendront aussi les petits fruits
que mon grand-père l'ours attend
au détour d'une rivière
et lorsqu'il se nourrit de l'été
sa graisse dégage toute la valeur
(de la vie.
Moi je puise l'eau qui nettoiera
(mon âme
et les pierres mes grands-pères
guideront mon coeur »

Rita Mestokosho – Nipin¹

¹ Poème publié dans le journal Le Monde, le 1-07-2009, dans le cadre de sa lutte pour sauver la rivière La Romaine.

En ligne http://www.lemonde.fr/idees/article/2009/07/01/quel-avenir-pour-la-romaine-par-jean-marie-g-le-clezio_1213943_3232.html (page consultée le 3 janvier 2016)

« De notre côté, je vois des hommes politiques autochtones sur le territoire canadien vendre leurs terres pour espérer sauver leurs communautés de la pauvreté, et puis on ne voit pas cet argent. Je ne pardonne pas le don des territoires traditionnels à des monstres corporatifs au nom de l'économie. Je ne comprends pas pourquoi non plus des chefs politiques, s'ils sont si fiers d'être ce qu'ils sont, des Natifs du Territoire, ne sont pas capables d'assumer ce que cela implique, que d'être né Natif. [...] Je ne peux/veux pas vivre dans une vie où chaque geste pose une conséquence néfaste et irréversible sur d'autres êtres humains. Car dans ma présence à la ville, je ne sais plus me sauver que par la poésie et la peinture.»

Natasha Kanapé Fontaine – blogue Innu Assi²